

RONSARD : L'ARBRE COMME ALLEGORIE DE L'AMOUR

Pour vous aider... Quelques mots de l'esthétique de Ronsard

A Pétrarque, le chantre de Laure le poète français emprunte le moule et l'inspiration. Le moule, c'est le sonnet à l'italienne ; l'inspiration, c'est le thème de l'amour-mirage, du désir toujours en éveil, du « soupîrer heureusement pour elle », c'est l'obsession amoureuse et le mal d'aimer. Dans le cœur, et non dans les mots, réside le pétrarquisme de Ronsard ; dans le cœur et dans les mouvements lyriques que ce cœur passionné met en branle. Inutile pourtant d'insister sur cet « emprunt » : l'inspiration, pas plus que le moule, n'est essentielle à la poésie ronsardienne. Ce qui fait Ronsard poète, ce n'est pas seulement l'inquiétude amoureuse, ni même la formule de cette inquiétude, mais bien, mais aussi la forme lyrique que lui prête le poète.



La primauté du mouvement lyrique ne peut être écartée en faveur du mouvement des images (comme pour Villon), ni même en faveur de l'émotion inspiratrice que le premier transcende. Ce qui fait de Ronsard le premier poète amoureux de la France, c'est son talent rythmique et pas seulement les rapports du poète avec la nature, son attitude vis-à-vis de l'inspiratrice, ses aspects gaillards, son « pédantisme ».

Il a été courant en France, de considérer l'allégorie littéraire comme une habitude médiévale, supplantée au XVI^{ème} siècle par la vogue de la mythologie. Le caractère énigmatique de plusieurs poèmes de Ronsard est à imputer à la complication des allusions mythologiques plutôt qu'à la recherche allégorique. Mais Ronsard pratique plus volontiers le syncrétisme religieux que l'herméneutique allégorique. Il faut donc analyser l'allégorie au sens stylistique ou rhétorique du mot.

Le poète de la Renaissance, émule du modèle médiéval, restitue le temps d'un poème, le charme et la délicatesse d'un monde où les apparences décrivent l'univers intérieur : le monde de la poésie allégorique.

Pierre de Ronsard, « Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle », *Sonnets à Hélène*, 1578

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle,
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours :
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'Été ne la brûle, et l'Hiver ne la gèle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant une Eglogue en ton tuyau d'aveine,
Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine ;
Puis l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,
Dis : " Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène. "



Pin des Landes



COMMENTAIRE COMPOSE

En 1574, après la mort du roi Charles IX, Ronsard s'éloigne de la cour. Il est connu dans toute l'Europe, ses œuvres les plus connues sont publiées et c'est dans une retraite confortable qu'il

s'installe, pour vieillir entouré d'honneurs et de respect. Il a rencontré Hélène de Surgères et il écrit les sonnets qui lui sont destinés, quelques 130 poèmes. « Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle » est emblématique de cette poésie qui se veut une hymnologie à la femme aimée. Nous verrons en quoi Ronsard, dans le contexte de redécouverte du sonnet, travaille ce moule poétique et quelle poésie il en tire. Sur fond d'une thématique amoureuse traditionnelle, il fait vibrer sa voix poétique personnelle.

Le lyrisme amoureux s'organise autour de deux prénoms qui résonnent l'un vers l'autre : Cybèle, Hélène, une déesse et une mortelle. L'arbre de Cybèle – que l'on peut entendre « si belle » – doit devenir « l'arbre à Hélène » dont le prénom évoque irrésistiblement la « belle Hélène », dont la beauté coûta si cher aux Troyens. Cybèle est associée à la fertilité et plus précisément à la nature sauvage. Abandonnée à la naissance et recueillie par un léopard ou un lion, ils seront ses éducateurs. Elle dispose des clés de la terre donnant accès à toutes les richesses, et son trône est gardé par deux fauves du nom d'Atalante et d'Hippomène, héros grecs punis pour avoir copulé dans son



temple. Selon la mythologie grecque, elle initie Dionysos à ses mystères. En l'adoptant, les Romains l'assimilèrent à Cérès, déesse de la nature domestiquée. Autrement dit la mortelle va supplanter la déesse, par le miracle de la poésie et de l'art de Ronsard.

Tout le texte est l'opérateur de cette transformation, transformation par la magie et la puissance du verbe. Tout est orienté vers Hélène, dont le prénom clôturé le sonnet. Et d'emblée, est annoncé le programme amoureux : planter un arbre à la gloire de l'amour pour Hélène, et à la gloire d'Hélène, dont les honneurs seront ainsi célébrés « tous les jours ». L'effet d'hypotypose se combine avec la solennité de la formulation : « Je plante » et le temps choisi : le temps de la présence, le temps qui fait apparaître et jaillir en même temps que l'acte, la parole.

Le « je » du poète apparaît ainsi d'emblée dans le geste auguste et solennel du « planter ». Entre Cybèle et Hélène, une parole au triple statut : elle raconte la « geste » poétique – planter, célébrer, aimer –, elle organise le passage de l'arbre de la déesse à l'arbre de la mortelle, et elle chante une nature que le poète invite à veiller sur l'arbre sacralisé.

L'arbre est ainsi allégorie de l'amour, une allégorie qui se construit progressivement. Cet amour défie le temps et le transcende. Atys, amant de Cybèle fut changé en pin, et l'arbre devint l'expression allégorisée de son amour. Il en est ainsi du pin que Ronsard plante : il a gravé sur le tronc leurs noms et leurs amours. L'arbre est un palimpseste, et l'écorce fonctionne comme un support d'écriture. Il s'agit d'une marque, d'un sceau. Tel qu'il est donné à lire, le poème se donne comme une voix poétique qui, plantant et gravant, en appelle à d'autres pour soutenir son rêve d'amour. Il se construit comme une écorce sur laquelle nous lisons une geste amoureuse qui ensuite, se donne à lire à son tour comme dans un miroir. L'arbre fournit l'écorce sur laquelle on peut lire l'amour du poète se célébrant lui-même en même temps qu'il célèbre la Dame.

Mais cette intemporalité rencontre la temporalité de la nature cyclique. Les Faunes sont alors convoqués pour assurer la croissance et surtout la protection de cet arbre. La mythologie grecque, que les hommes de la Renaissance ont redécouverte avec une certaine ivresse vient nourrir le système d'images et l'organisation du poème.

C'est ensuite à un *Pasteur* inconnu qu'il s'adresse, cette fois en une demande élargie, plus lourde puisqu'il s'agit d'attacher chaque année un tableau qui retrace les peines et les joies du poète. Ce « Pasteur » est la figure du poète élevé à une dignité sacerdotale. Il pourra réaliser le sacrifice, et faire couler le lait et le sang en même temps qu'il profèrera une parole liturgique. Cette liturgie

nouvelle est destinée à célébrer le culte nouveau de l'amour de Ronsard pour Hélène. Et elle doit se renouveler chaque année.

Tout l'héritage de la pastorale latine afflue dans ce tercet qui évoque l'églogue, un poème pastoral dont Virgile a créé le grand modèle : le pasteur flagelle un églogue avec un tuyau d'avoine. Il frappe comme on frapperait avec un fléau pour battre les céréales. Le pasteur est ainsi sous le signe double des deux horizons religieux représentés et exploités à des fins rhétoriques: le christianisme et la mythologie gréco-latine. D'un côté le Pasteur qui paît ses brebis, et l'agneau sacrifié, qui renvoie à l'agneau pascal. De l'autre les images bucoliques de la nature féconde et riche. Tous les systèmes d'images disponibles entrent en fonction pour le lyrisme amoureux.

Cette célébration de l'amour constitue une véritable liturgie. Si le tableau représente le poème, il doit se dire « aux passants », il exige même de se dire, et pour cela, le lieu de l'arbre doit être élevé à la dignité de lieu de culte. Là, le Pasteur sacrificateur doit faire couler le lait et le sang, non sur l'arbre mais sur le tableau figuratif des peines du poète, et ainsi, c'est la vie même de Ronsard qui doit être sanctifiée. Deux systèmes d'images constituent l'horizon de ces deux termes : le lait et le miel qui qualifient la terre promise, le corps et le sang du Christ dans la communion eucharistique. Ils sont mêlés en un syncrétisme inhabituel. Mais c'est plutôt au sacrifice animal que l'on songe ici.



Ce pasteur est lié à deux arts majeurs : la musique - même si son instrument n'est qu'un mirliton (un tuyau d'avoine) - la peinture - à travers le tableau, la fresque qui figure la vie du poète. Figure de sacrificateur, il peut faire couler le lait et le sang de l'agneau. Ce faisant, il va unir symboliquement l'arbre et le récit-représentation, la vie du poète et l'arbre d'Hélène. Tous deux sont deux allégories différentes, mais un seul signifié : le « carmen », le chant. Le Pasteur est donc la figure allégorisée du poète. L'arbre d'Hélène qui porte le sceau de Ronsard comme une inscription éternelle, demeure pourtant pour toujours dans le cycle naturel car c'est tous les ans (et non pas tous les jours comme dans le premier quatrain) que le rituel doit se reproduire. L'arbre devient donc un mémorial, mais comme dans le monde hébraïque, chaque année le grand prêtre doit sortir du temple et déchirer le voile. Ici, tous les ans, le Pasteur doit apporter le tableau, comme pour une anamnèse purificatrice. Le culte est un culte à la parole poétique. Dans la liturgie ainsi élaborée, c'est la parole qui aura le dernier mot. L'injonction qui est faite au « pasteur », c'est celle de « dire », de proférer la parole ultime.



« dis : ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélène ». Et non plus l'arbre de Cybèle. Désormais l'attribut de la déesse est celui de la mortelle. Le sonnet inscrit ainsi une liturgie qui a pour but de diviniser la femme aimée, et de l'élever à une autre condition par l'efficace de la parole agissante. Le Pasteur est bien l'image du poète : prêtre, musicien, liturge. C'est un culte à l'amour et le pin est désormais le temple où l'officiant devra sacrifier chaque année.

Car le sonnet fonctionne comme parole sacramentelle : elle opère ce qu'elle signifie. Le lieu où le poète a planté le jeune arbre, marqué du sceau de l'amour, est appelé à devenir un autel où un Pasteur anonyme, figure de la poésie sacerdotale, pourra sacrifier un agneau à la mémoire de l'amour ainsi célébré et figuré, allégorisé. Ronsard fait du sonnet un opérateur magico-religieux qui élève Hélène à la dignité d'une divinité de la nature. Mais dans le même geste il élève aussi son art à la dignité sacramentelle.